

congrès culturel de la havane et procès de la négritude

En choisissant parmi les diverses interventions qui ont animé le Congrès Culturel de La Havane celles qui ont eu trait particulièrement au problème de la *négritude*, nous poursuivons cette série d'approches que nous avons entamée dès les premiers numéros de SOUFFLES et dont le but était de nous situer par rapport aux mouvements idéologiques et culturels du Tiers-Monde.

Cette mise en situation vise à la fois la reconsidération des mouvements qui ont trouvé leur dépassement avec le déclenchement des luttes de libération nationale (ex. : *La Négritude*) et l'appréciation des mouvements de réflexion, de création et de contestation actuels.

En outre, il était de notre devoir d'attirer l'attention de nos lecteurs sur l'importance exceptionnelle et significative de ce Congrès qui a permis de replacer le concept de culture dans son contexte national, universel et révolutionnaire.

SOUFFLES

Nous remercions notre ami Mario de Andrade, qui a participé à ce Congrès en tant que représentant de l'Angola, d'avoir mis à notre disposition tous les éléments de ce document.

EL DEBER DE TODO REVOLUCIONARIO ES HACER LA REVOLUCION

A une époque où le nombre et la fonction des intellectuels dans le domaine des sciences et des techniques, de la production matérielle et de la gestion, de la formation et de l'information des hommes, comme dans celui de la création culturelle sont radicalement différents de ce qu'ils étaient naguère ;

A une époque où, objectivement, les intellectuels se trouvent de plus en plus sur les positions des classes laborieuses et des mouvements de libération nationale et en prennent de mieux en mieux conscience ;

32

A une époque où l'impérialisme américain fait peser sur la vie même des peuples comme sur l'avenir de la culture une menace universelle.

NOUS

Intellectuels venus de 70 pays et réunis en congrès à La Havane, proclamons notre solidarité active avec tous les peuples en lutte contre l'impérialisme et tout particulièrement avec l'héroïque peuple vietnamien.

Convaincus que ces peuples ont à faire front contre une offensive globale dirigée par l'impérialisme américain, secondé à des degrés divers par tous les autres et visant à les maintenir dans un état de sujétion et de sous-développement économique, social et culturel ou à les y replonger ;

convaincus que l'impérialisme, à la tête duquel se trouve l'impérialisme américain, pour développer sa domination, étend ou renforce l'agression militaire, politique, économique et culturelle particulièrement en Corée, au Laos, au Cambodge, au Congo (K), dans le monde arabe, dans les colonies portugaises d'Afrique, au Venezuela, en Bolivie ainsi que dans d'autres pays ;

convaincus d'autre part que les travailleurs des pays capitalistes sont l'objet d'une exploitation relevant du même système économique, nous constatons que cette entreprise de domination emprunte toutes les formes, des plus brutales aux plus insidieuses et qu'elle se situe à tous les niveaux : politique, militaire, économique, racial, idéologique et culturel. Elle prend appui sur des moyens financiers gigantesques et dispose d'officines de propagande camouflées en institutions de culture.

L'impérialisme cherche à assurer par les techniques d'endocritinement les plus variées, le conformisme social et la passivité politique ;

en même temps, un effort systématique vise à mobiliser les techniciens, les hommes de science et les intellectuels en général au service des intérêts et des objectifs capitalistes, colonialistes et néo-colonialistes... Ainsi, des talents et des compétences qui pourraient et devraient participer à une œuvre de progrès et de libération deviennent au contraire les instruments de la commercialisation de la culture, de la dégradation des valeurs et du maintien de l'ordre social et économique imposé par le système capitaliste.

C'est l'intérêt fondamental et le devoir impérieux des intellectuels de résister et de riposter sans délai à cette agression : il s'agit de soutenir les luttes pour la libération nationale, l'émancipation sociale et la décolonisation culturelle de tous les peuples d'Asie, d'Afrique, d'Amérique Latine et la lutte contre l'impérialisme dans son centre même que mène un nombre de plus en plus grand de citoyens noirs et blancs des Etats-Unis. Il s'agit pour les intellectuels de s'engager dans le combat politique contre les forces conservatrices, rétrogrades et racistes, de démystifier leurs idéologies, de s'attaquer aux structures qui la fondent et aux intérêts qu'elle sert.

33

C'est pourquoi, de La Havane, au milieu du peuple révolutionnaire de Cuba et après une confrontation d'idées marquée par une liberté d'expression indispensable aux batailles et aux élaborations d'aujourd'hui comme à la société nouvelle qui en surgira, nous appelons les écrivains et les hommes de science, les artistes et les enseignants, les étudiants à engager et à intensifier la lutte contre l'impérialisme, à prendre la part qui leur revient dans le combat pour la libération des peuples.

Cet engagement doit commencer par une prise de position catégorique contre la politique d'asservissement culturel des Etats-Unis, ce qui implique le refus de toute invitation, de toute bourse, de tout emploi et de tout programme culturel et de recherche, lorsque leur acceptation constituerait une collaboration avec cette politique.

réflexions autour du congrès culturel de la havane

par mario de andrade

Peu d'événements ont contribué, au cours de la dernière décade, à renouveler la pensée politique sur les problèmes du tiers-monde, comme les délibérations qui ont présidé à la première conférence de solidarité des peuples d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine.

Ses conclusions fondamentales tiennent en quelques formules lapidaires : ordonner une stratégie globale de lutte contre l'impérialisme et opposer la violence révolutionnaire à la violence engendrée par ce système d'exploitation.

34

La révolution cubaine marque pour la première fois dans l'histoire l'irruption d'un petit pays des Caraïbes à la liberté. Et sa dimension mondiale est acquise par sa praxis internationaliste.

Dans la déclaration adoptée par le séminaire qui réunit à La Havane, du 25 octobre au 1er novembre 1967 plus de 1.400 intellectuels cubains, on peut évaluer l'effort de réflexion pour situer les responsabilités des hommes de culture.

La révolution, dit ce document, est le fait culturel par excellence. Ce n'est qu'à travers celle-ci que l'on pourra concevoir dans les pays sous-développés une culture véritablement nationale, une politique culturelle rendant au peuple son authenticité et lui permettant d'accéder au progrès de la science et à la jouissance des arts.

Aussi l'exercice de la fonction spécifiquement intellectuelle (création artistique ou scientifique) présuppose-t-il la fonction sociale. Et ceci se réalise d'une manière beaucoup plus accentuée dans les pays où la carence de cadres intermédiaires oblige l'intellectuel à se muer lui-même en médiateur (propagateur ou éducateur) entre son œuvre et les masses populaires. On pourrait, dans ce sens, parler de l'apparition, à notre époque, d'un nouveau type d'intellectuel qui réunirait en lui à la fois le penseur, le créateur, et l'homme d'action.

Elargie à la dimension tricontinentale, cette notion de l'engagement intellectuel conditionne la saisie des problèmes culturels qui se posent à l'ensemble des pays sous-développés.

Disposant, pour ainsi dire, de cet arrière-plan politique et culturel, le pouvoir révolutionnaire cubain était bien placé pour inviter les intellectuels progressistes à confronter librement leurs opinions sur les conditions pour l'épanouissement de la culture dans le tiers-monde, et à définir leurs responsabilités, face aux questions majeures de notre temps.

LA SAUVEGARDE DES CULTURES NATIONALES

Il était nécessaire de cerner, tout d'abord, les données fondamentales qui caractérisent la situation de la plupart des pays des trois continents, à savoir, la situation de sous-développement. Cet « aspect négatif de la modernité », pour employer une expression chère à Yves Lacoste, repose historiquement sur des facteurs sociaux, économiques et politiques qui bloquent l'initiative culturelle des masses populaires. La commission qui eut à débattre des rapports entre la culture et l'indépendance nationale enregistra, peut-être, les interventions les plus enrichissantes du congrès. Les délégués y exposèrent un large éventail de situations de la culture : ses relations avec la lutte armée dans les colonies portugaises, les étapes et les expériences de son développement en République Populaire de Corée...

Mais la commission devait surtout préciser la notion de culture nationale, les fondements réciproques de celle-ci et la lutte de libération des peuples.

A cet égard, l'intervention prononcée par le délégué du Sud Vietnam éclaira, dans sa lumineuse simplicité, le sens qu'il convient de donner aujourd'hui au combat pour la sauvegarde des cultures nationales.

Les agresseurs yankees, dit-il, font de Saigon le marché du trop-plein d'un ersatz culturel, tout en considérant par ailleurs les écoles des régions libérées comme des « objectifs stratégiques » de destruction.

Dans le feu de la bataille, le peuple vietnamien, « tel un oiseau planant sur la tempête, s'élève aux hautes cimes de la vie spirituelle ». Et les masses populaires s'adonnent quotidiennement à des activités culturelles, où elles puisent l'inspiration pour la poursuite de leur combat.

Il y a, au sein des peuples, plusieurs paliers de résistance pour faire face à l'agression impérialiste, qu'elle prenne la forme coloniale ou néo-coloniale. Et le front culturel en est un. La signification ultime du combat pour la culture se ramène, en fait, au combat pour la libération de la nation que Franz Fanon considérerait comme « la matrice matérielle à partir de laquelle la culture devient possible ».

Dans cette perspective, la culture nationale qu'il s'agit de bâtir, étant profondément enracinée dans les valeurs populaires, contient en elle-même les éléments universalisants. Comment atteindre à l'universel si on n'assume pas, d'abord, des valeurs spécifiquement nationales ?

Il y a douze ans, le premier congrès des écrivains et artistes noirs tenu à Paris, sous l'égide de la revue « Présence Africaine » déclarait déjà avec force que « l'épanouissement de la culture est conditionné par la fin de ces hontes du XXe siècle : le colonialisme, l'exploitation des peuples faibles, le racisme ». Le congrès de La Havane procéda, dans ce domaine, à une amplification tricontinentale de la question culturelle abordée alors par ces intellectuels, sous l'angle de la « crise des cultures noires ».

LA NEGRITUDE EN QUESTION

A la lumière de l'évolution politique du tiers-monde, nombreux sont ceux qui s'interrogent sur la validité d'un concept qui, dans les années 30, fonda l'idéologie de révolte d'un secteur important de l'intelligentsia africaine et antillaise. Le poète Aimé Césaire qui a toujours le noble souci de nous rappeler le contexte historique de l'éclosion de la négritude, considère qu'elle signifia en son temps une « postulation irritée et impatiente de fraternité ».

Deux écrivains (René Depestre d'Haïti et Nene Khaly de la Guinée) proposèrent, à La Havane, une approche révolutionnaire de la question. Pour Depestre, il s'agissait essentiellement de dénoncer la tragique mystification selon laquelle la « révolution duvaliériste » serait une victoire éclatante de la négritude. Prévenant l'objection, cependant, il ajoute : « Naturellement, et il ne faut pas, jetant l'enfant avec l'eau sanglante du bain, conclure pour autant que ce concept devait fatalement déboucher sur une entreprise d'annihilation de la condition humaine ». Nene Khaly, pour sa part, s'exprima en ces termes : (...) « Une thèse qui au départ, a été forgée comme une arme conjoncturelle de lutte, ne pouvait devenir une idéologie singularisant une catégorie d'hommes et aboutissant, mutatis mutandis, à les mettre en marge de l'évolution historique (...). Les traits qui aujourd'hui font, à tort, la fierté et l'honneur des tenants de la négritude appartiennent au fonds commun de l'humanité et ont marqué le visage des civilisations de tous les peuples. Le romantisme de la nature, la communion avec les forces telluriques, la simplicité et la candeur des mœurs sont des valeurs que conserve encore la mémoire des peuples. Homère, les épopées russes et d'autres littératures anciennes de nombre de peuples dans le monde en apportent la preuve. (...) La vérité est que l'Afrique vit un stade de son développement qui privilégie encore les manifestations et l'expression de ce que l'on pourrait appeler le fonds culturel des civilisations paysannes qui furent toutes largement orales. (...) Tous les peuples, placés dans des situations historiques comparables donnent naissance à des cultures qui partagent entre elles de communes ressemblances ; les formes d'expression peuvent revêtir des aspects variés, témoignant d'affinités électives particulières, mais le fonds reste universel. C'est ce que le mouvement dit de la négritude n'a pas su discerner et comprendre. »

Nous voici donc à l'heure du dépassement de la négritude.

36

A la question posée par Jean-Paul Sartre dans son essai « L'Orphée Noir », « Qu'arrivera-t-il si le Noir dépouillant sa négritude au profit de la révolution ne veut plus se considérer comme un prolétaire ? Qu'arrivera-t-il s'il ne se laisse plus définir que par sa condition objective ? ». René Depestre a raison de répondre : « Regardez Cuba et vous aurez la réponse. Regardez comment la négritude est en train de faire corps avec la révolution socialiste, et comment elle y trouve son dépassement à travers un processus historique désaliénant où le blanc, le noir et le mulâtre cesseront chaque jour davantage d'être opposés les uns aux autres, et où le drame de leur destin est dénoué dans une même éclatante vérité humaine : la révolution. Ce processus réel de décolonisation est le seul qui soit capable, et non la négritude, de mobiliser toutes les patientes des peuples sous-développés sur les trois continents. C'est ce processus éminemment révolutionnaire qui permet aujourd'hui à l'homme néo-colonisé noir, blanc, jaune, indien, de jeter à la face de la terre le postulat suprême de la raison dans le tiers monde ; je fais la révolution, donc je suis, donc nous sommes ».

Le débat qui s'amorce ainsi est d'une importance fondamentale pour la réévaluation idéologique d'un concept qui a cessé de refléter la vivante réalité d'Afrique et de la condition noire dans le nouveau monde, alors que les exigences de notre temps commandent d'insérer ces réalités spécifiques dans le cadre plus vaste du combat anti-impérialiste.

Certes le discours de la négritude annonçait la prise de conscience de l'homme noir, mais, n'est-il pas évident aujourd'hui que la « praxis révolutionnaire collective » fait place à la « patience dynamique » ?

POUR L'UNIVERSALITE DE L'ENGAGEMENT

La rencontre de La Havane permet de clarifier encore d'autres aspects importants du combat que livrent les intellectuels du tiers-monde

sur le front de la culture. Outre les échanges et les discussions sur les expériences concrètes dans le domaine de la création artistique ou des mass-média, une préoccupation dominante mérite d'être soulignée : c'est la notion de responsabilité de l'homme de culture à l'échelle planétaire.

Il devient de plus en plus clair que notre époque se trouve caractérisée par la confrontation entre les forces populaires des pays sous-développés et l'impérialisme. Cette confrontation qui dans de vastes régions du tiers-monde se déroule sous la forme de guerre de libération nationale, ayant un contenu progressiste, modifie les termes et la nature de l'échange des cultures dont elles sont porteuses avec la culture occidentale.

Nous estimons que l'axe central de notre action, dans ce combat tri-continental pour le développement culturel de nos peuples ne se situe plus dans l'appel à la compréhension de l'Occident sur nos différences ou sur notre spécificité. Consolider les nations, approfondir les options révolutionnaires — tel semble être le prix de notre participation à l'humanisme démocratique et universel. En d'autres termes, la rénovation des contacts culturels et l'interpénétration des civilisations passent désormais par la rencontre des faits révolutionnaires.

Il y a donc là les éléments pour l'élaboration d'une nouvelle saisie du monde.

La détermination de lutte d'un peuple n'avait encore conditionné à un point si élevé de tension le destin même de l'humanité tout entière, comme cela se passe aujourd'hui au Vietnam.

L'unanimité qui se dégage dans le monde en faveur des Vietnamiens démontre combien la révolution est un processus global qui restitue inévitablement aux peuples leur potentialité universelle.

Encore une fois, nous sommes en présence d'une haute manifestation de la culture.

C'est tout à l'honneur des intellectuels qui participèrent au congrès de La Havane, d'avoir souscrit à la condamnation de l'impérialisme américain qui « fait peser sur la vie même des peuples comme sur l'avenir de la culture une menace universelle » et d'en avoir appelé « les écrivains et les hommes de science, les artistes et les enseignants à engager et à intensifier la lutte contre l'impérialisme, à prendre la part qui leur revient dans le combat pour la libération des peuples ».

MARIO DE ANDRADE (1)

OUVRAGES PUBLIES

ANTOLOGIA DA POESIA NEGRA DE EXPRESSAO PORTUGUESA
(Editions Pierre-Jean Oswald) - Paris 1958

LETTERATURA NEGRA :

Poésie et prose du monde noir (en collaboration avec Léonard Sainville) - Editori Riuniti, Rome, 1961.

LIBERTE POUR L'ANGOLA.

Editions Maspero - Paris 1962

POESIE D'EXPRESSION PORTUGAISE

Editions Pierre-Jean Oswald - (sous presse)

(1) Angolais. En marge de ses responsabilités politiques de coordinateur de la « Conférence des Organisations Nationalistes des Colonies Portugaises » (C.O.N.C.P) écrit des essais sur la littérature africaine.

rené depestre (Haïti)

l'intellectuel révolutionnaire et ses responsabilités envers le tiers-monde

38

Je me suis proposé d'analyser devant vous la notion de responsabilité des intellectuels dans ses rapports avec les conditions et les perspectives de développement de la culture dans le Tiers Monde. Le premier fait, à mon avis, dont nous devons nous rendre conscients, est le suivant : les forces mondiales de l'art, de la science, de la littérature et de l'éducation, convoquées par la Révolution cubaine, ont entre elles de puissants intérêts mutuels. La reconnaissance de cette communauté d'intérêts intellectuels a sans doute permis l'établissement d'un programme de discussion et de travail commun à toutes les disciplines artistiques et scientifiques. Notre souci majeur dans ce Congrès Culturel de La Havane est donc de déterminer sur quelles bases concrètes nous pouvons mener des actions communes pour la totale décolonisation des diverses cultures du Tiers Monde. Pour éviter que ce débat s'engage dans l'abstraction, nous devons nous placer dans une perspective d'action, même s'il faut pour cela réviser la définition classique de l'intellectuel et élargir le champ d'action qui est traditionnellement imparti aux différentes disciplines de l'esprit. En effet, l'interdépendance profonde, qui, à l'échelle tricontinentale, existe aujourd'hui entre les problèmes de la révolution et ceux de la culture, nous oblige à repenser le concept même de responsabilité des intellectuels et à définir ensemble des formes militantes et dynamiques de solidarité entre les hommes de culture du monde entier. Ce premier devoir de solidarité révolutionnaire entraîne immédiatement un autre : celui de dire la vérité, et de la propager partout, avec d'autant plus de rigueur et de passion que nos peuples ont été, et sont encore, les victimes de l'impudent mensonge impérialiste.

Ceci dit, posons les questions initiales qui fondent socialement, moralement, artistiquement, le contenu de nos responsabilités : au seuil de 1968, où en est le Tiers Monde, sur le plan du développement culturel ? L'homme et la femme des pays sous-développés sont-ils en train de récupérer leur être social, leur humanité et leur beauté, que la colonisation avait aliénés ? La science, l'éducation, les lettres et les arts, sont-ils adaptés aux besoins immédiats et futurs des peuples asiatiques, africains et latino-américains ? Le développement de nos nations est-il conçu dans la perspective d'une décolonisation à la fois des structures coloniales et des nombreuses conséquences morales, psychiques, culturelles de la colonisation ? Nos cultures respectives, enfin, ont-elles cessé de vivre au rythme de l'Occident et ont-elles la possibilité d'avancer selon leur propre dynamisme interne ? Laissons les faits eux-mêmes répondre à ces fondamentales interrogations.

RENE DEPESTRE : Poète haïtien, exilé à La Havane.

OUVRAGES PUBLIES

ETINCELLES. (Imprimerie Nationale) - Haïti - 1945
GERBE DE SANG. (Imprimerie Nationale) - Haïti - 1946
VEGETATION DE CLARTE. (Editions Pierre Seghers) - Paris 1951
TRADUIT DU GRAND LARGE. (Editions Pierre Seghers) - Paris 1952
MINERAI NOIR. (Editions Présence Africaine) Paris 1957
JOURNAL D'UN ANIMAL MARIN. (Editions Pierre Seghers) Paris 1965.
UN ARC-EN-CIEL POUR L'OCCIDENT CHRETIEN : poème-mystère
vaudou. (Editions Présence Africaine) Paris 1967.

Il y a une dizaine d'années, on pouvait, peut-être, penser que la colonisation, se sachant mortelle, allait s'arranger pour mourir le moins ignominieusement possible. Malheureusement, force est de constater, par le sang qui court sur nos trois continents, que l'impérialisme, quoique discrédité moralement, a cependant retrouvé l'aplomb et l'insolence des pires moments de son histoire. Le pillage du Tiers monde continue fiévreusement. La vieille stagnation socio-économique, l'inhibition et l'hibernation culturelles demeurent les caractéristiques principales de la majorité de nos sociétés. Les frontières sinistres de la dénutrition, de l'analphabétisme, du chômage, du racisme, du fatalisme religieux, de l'aliénation généralisée, du sous-emploi intellectuel, ne reculent pas. Le Tiers Monde est très loin encore d'occuper dans la vie internationale la place qui revient à sa dignité. Des confins de l'Asie du Sud-Est à la Cordillère des Andes on se trouve en présence d'une masse humaine, inconnue, opprimée, méprisée, compartimentée et balkanisée par toutes sortes d'archaïsmes et de dissonances exotiques : empêtrée dans un fouillis inextricable de problèmes économiques, techniques, démographiques, linguistiques, religieux, psychologiques, culturels. Les forces de création et de connaissance du Tiers Monde restent le plus souvent congelées, improductives, complètement, omnilatéralement subordonnées aux contraintes et aux hystéries mercantiles du néo-colonialisme européen et de l'impérialisme nord-américain. Certes, la présence coloniale directement oppressive livre désespérément ses derniers combats, mais au sein des indépendances nominales, fictives, subjectives, se sont réajustées des structures néo-coloniales aussi irrémédiablement stérilisantes que celles du passé. Chassé par la porte, le colonialisme est rentré allègrement par la fenêtre derrière laquelle l'attendait, les bras ouverts, frétilants de lâcheté et de trahison, une pseudo-bourgeoisie autochtone qui n'hésite pas à perfectionner les mécanismes d'oppression et les circuits aliénants propres au système colonial. La prise en charge de cet héritage hideux explique les massacres qui ont eu lieu en Indonésie : le cauchemar totalitaire imposé au peuple d'Haïti par le «tonton-macoute» Duvalier ; les autres cauchemars implantés par les gorilles latino-américains ; les nouvelles satrapies africaines ; et toutes les barbaries entreprenantes, qui, en Asie, en Afrique, en Amérique Latine, avec les encouragements et les ruses de l'Occident néo-colonisateur, poursuivent pêle-mêle l'entreprise de déshumanisation... Nous avons, dans l'écrasante majorité des cas, une **indigénisation accélérée des violences et des tribulations d'autrefois**. Les bourgeoisies asiatiques, africaines, latino-américaines, dans la carence de tout sentiment national, s'adonnent voluptueusement aux ivresses obscènes de la servitude et de la tyrannie. Cependant, dans ce contexte effrayant du Tiers Monde, il y a des pays qui échappent à ces drames socio-économiques et socio-culturels. Ce sont évidemment ceux qui ont fait ou qui font la révolution. Je retiens, pour mon analyse, deux d'entre eux, dont les initiales historiques sont vraiment exemplaires : le Vietnam et Cuba. Au Vietnam comme à Cuba la décolonisation est une **création sociale ininterrompue**, un organisme extraordinairement vivant qui ne cesse d'engendrer de puissants anticorps qui le rendent capable de résister avec succès à l'épidémie néo-coloniale. A Cuba comme au Vietnam, les valeurs culturelles sont coalisées, unifiées, et l'être social du peuple, porté à son plus haut niveau de tension créatrice, possède le dynamisme nécessaire pour diminuer progressivement la distance qui, dans les pays sous-développés, existe entre l'initiative technologique et le rétablissement de la culture nationale. Ce double effort est intégré dans une **totalité unitaire**. Les révolutions cubaines et vietnamiennes, tout en s'acculturant nécessairement aux apports de la civilisation industrielle, sont en train d'affirmer, avec une immense vitalité, leur particularisme culturel et leur potentielle universalité. La lutte anti-impérialiste est menée multilatéralement d'une façon cohérente, organisée, réfléchie, consciente. C'est ce qui fait que le petit Vietnam peut résister victorieusement à l'activisme monstrueux et à l'escalade criminelle des Etats-Unis. La décolonisation est conduite dans la confusion et l'incohérence, quand l'ini-

tiative est laissée entre les mains de pseudo-bourgeoisies qui importent les mœurs, l'outillage mental, les valeurs, les conduites sociales et les aliénations de l'Occident, sur le même bateau où leur arrivent les voitures de luxe et les autres produits de consommation qui abondent sur les marchés du néo-capitalisme. La leçon à tirer de tout cela est la suivante : il n'y a pas de décolonisation sans une véritable révolution. Il n'y a pas de développement de la culture nationale possible sans une rupture radicale, violente, désaliénante, avec le passé colonial. Dans les pays où une opération aussi décisive n'a pas eu lieu la vie culturelle se réduit lamentablement à un exhibitionnisme et un narcissisme qui étreignent dans leurs bras fatigués les impuissances séniles de l'Occident néo-colonial. Par contre, à Cuba, au Vietnam, et dans les autres pays où l'explosion révolutionnaire est une conscience-en-action, les peuples ont les moyens de comprendre leur passé, d'interpréter et de transformer leur réalité nationale, d'apprécier ce qui leur appartient en propre, et ce qu'ils doivent à l'héritage d'autres cultures qui entrent dans leur formation historique. Ils savent ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent être. Les éléments et les ferments dynamiques qu'introduit la praxis révolutionnaire assurent à ces neuves structures nationales la cohésion psychique, la volonté morale, l'imagination créatrice, la santé historique qui leur sont absolument nécessaires pour faire face efficacement aux dérèglements politiques et militaires de l'impérialisme. La révolution engendre également des appareils politiques modernes, des organisations de masse, qui, à tous les niveaux, unifient démocratiquement tous les facteurs constitutifs de la nation. De même la révolution met au monde de véritables hommes de vérité, des hommes de fraternité, dont, comme le fit remarquer justement l'un de ces hommes, Ernesto Che Guevara « dont la personnalité joue le rôle de mobilisation et de direction dans la mesure où elle incarne les plus hautes vertus et aspirations du peuple et ne se sépare pas de la route ». De tels héros de la révolution socialiste dans le Tiers Monde, quand ils meurent, comme notre merveilleux commandant Ernesto Che Guevara, leur explosion de lumière et de volonté continue à organiser la vie. Quand un Kennedy est assassiné, sa mort est sans appel, car elle ne peut devenir un facteur étincelant d'organisation de l'espérance des hommes de son pays, tandis que, quand Che Guevara est assassiné, sa mort est comme un sabre végétal dans nos mains pour avancer dans la forêt inconnue ; sa mort est un arbre vivant qui continue à porter nos vérités et nos armes les plus secrètes. Cette comparaison entre deux destins, pris dans deux mondes différents, montre l'abîme qui, sur le plan moral, existe entre le développement éthique de Cuba et le sous-développement moral des Etats-Unis. La révolution assure ainsi aux peuples qui osent la faire un essor moral, qui compense largement leur infériorité technologique, et qui est un facteur à son tour déterminant dans le chemin de leur développement. Moralement parlant, le Vietnam a déjà vaincu les Etats-Unis. Sur ce terrain, l'héroïque résistance du Vietnam a le mérite d'enterrer les valeurs mythiques dans lesquelles s'étaient drapés les Etats-Unis pour dissimuler aux yeux du monde le gouffre de leur sous-développement moral. Le Vietnam et Cuba incarnent les plus hautes valeurs de la civilisation du XX^e siècle, tandis que les Etats-Unis, à cause de leur positivisme militarisé, de leur mentalité basement utilitaire et égoïste vivent l'agonie de leurs plus nobles légendes et se voient condamnés à mourir de froid, en tant que classe irréversiblement en décadence. Toutes ces considérations qui établissent nos responsabilités enseignent que la révolution est actuellement la seule force historique capable de décoloniser, non seulement la vie sociale de nos peuples, mais leur vie intérieure. Elle crée les conditions d'une véritable mutation culturelle. C'est pourquoi, dans le Tiers Monde, au milieu des terribles épreuves qui frappent nos peuples, l'expérience révolutionnaire, est le seul fondement valable du « cogito ». Elle provoque une coïncidence exaltante entre la pensée et l'être social. Faire la révolution est la première évidence historique et la première valeur culturelle qui entraîne pour nous un nouveau postulat de la raison : je fais

la révolution, donc je suis, donc nous sommes. Avec la Révolution ce « tiers » qu'on a accolé comiquement au monde de notre enfance et de notre émerveillement, et que nous portons tous comme une blessure au cœur, s'efface en même temps que nos diverses névroses, et la vie devient une vivifiante aventure collective. Nous cessons d'être les zombis de l'histoire universelle. J'ai essayé de mettre en évidence quelques-uns des faits sociaux et moraux qui établissent nos responsabilités révolutionnaires. Nous avons également, nous autres écrivains et artistes, une responsabilité esthétique à assumer. Dans ce domaine aussi je dois invoquer l'expérience de la révolution cubaine. Sur ce plan, comme sur beaucoup d'autres, Cuba a réconcilié le marxisme avec le marxisme, mettant en action un socialisme qui inonde toutes les rives de la condition humaine. Ici, l'art et la littérature ne sont pas tenus pour des appoints immédiatement utilitaires de l'idéologie et de la politique. La littérature trouve les conditions pour exercer des pouvoirs et des devoirs de mise en question, de critique et d'inquiétude. On tient compte des retards et des avances que, dans leur saisie de la réalité, les écrivains et les artistes peuvent avoir, étant donné la complexité même de la vie, l'inextricable foisonnement des sentiments, des conflits et des situations de l'existence, la nécessaire diversité des hommes et des femmes, la richesse des rapports entre la conscience et le monde. A la question : qu'est-ce que la littérature dans le Tiers Monde, et quel avenir l'attend ? Nous répondons : elle n'est encore rien, mais elle aspire à la totalité humaine, comme les peuples, comme la révolution qui les remet dans le double circuit désaliénant de la particularité et de l'universalité. Une dernière réflexion qui situe nos responsabilités : on a dit avec raison que nos peuples ont été absents à tous les rendez-vous d'amour que l'être humain a pris, au cours des trois derniers siècles, avec la science, la littérature, l'art, la beauté, la tendresse. En réalité, nous étions présents à notre manière ; c'est-à-dire avec notre sueur et nos souffrances. Nous étions en Asie, en Afrique, en Amérique Latine, le combustible biologique, qui avant l'âge de l'électricité, rendit possible le Siècle des lumières et les autres aventures universalisantes de la culture occidentale. Voici qu'une nouvelle explosion de la science est en cours, où interviennent la relativité, la désintégration atomique, (si elle ne nous extermine pas) les cerveaux électroniques, la théorie des ensembles, la cybernétique, l'exploration du cosmos, etc. L'impérialisme et le néo-colonialisme ourdissent le projet de garder cette fois nos peuples dans la cuisine étouffante de l'histoire. Mais nos peuples envers qui nous nous sentons responsables ici, sont décidés à sortir les armes à la main de cette cuisine, pour imposer, dans le concert des autres nations, leur triple présence asiatique, africaine et latino-américaine, parce que, ayant relevé leurs têtes, ils ne veulent plus que l'histoire soit seulement celle de l'Occident capitaliste, mais l'histoire ouverte de l'espèce humaine. Nos peuples se sentent désormais les agents responsables de l'évolution de toute la terre et veulent par leur présence dynamique et enrichissante faire cesser les scandales de la réification généralisée de la vie. Nous optons de toutes nos forces libératoires pour les valeurs fraternelles de la communauté et de la solidarité. Quant aux intellectuels européens et nord-américains, présents à ce congrès, nous savons qu'ils ne sont pas venus chercher de nouvelles preuves de notre « infériorité congénitale ». Ils sont des porteurs de semences et de lumière. Ce que nous avons à leur offrir, en plus, peut-être, de la tristesse de nos tropiques, c'est notre seule richesse : notre solidarité militante, ce qu'Ernesto Che Guevara, notre inoubliable Prométhée, nous laisse en héritage, la volonté de mettre, par la révolution, une chair éclatante sur le squelette de notre liberté et de notre dignité, et de consentir les sacrifices nécessaires pour mettre avec vous sur pied « l'homme du XX^e siècle ».

cle : nous-mêmes ». Sur de telles bases d'action, nous conjuguerons des ressources comme le savoir, la raison, l'imagination, la sensibilité et la maturité, pour bâtir correctement, intelligemment, un monde où l'unité de l'espèce trouvera enfin son orient secret et sa manifeste plénitude, dans un processus planétaire d'intégration et d'universalisation des cultures, qui sera demain la mesure de notre humaine condition !

les aventures de la négritude

Haïti est aujourd'hui le pays où l'on peut le mieux suivre les aventures de la négritude, parce que notre pays est l'endroit du monde où, comme l'a dit Aimé Césaire, « elle s'est mise debout pour la première fois », et où elle est maintenant l'idéologie où se nourrit la plus monstrueuse tyrannie de l'histoire contemporaine. C'est pourquoi un examen haïtien, peut avoir une signification efficace pour tous les opprimés noirs du monde. On sait que toute idéologie, par sa représentation du réel, par les objectifs qu'elle poursuit, a tendance à donner aux aspirations particulières d'une classe une valeur imaginaire. Marx a appelé mystification ce processus de déformation de la réalité. En Haïti, de pseudo-sociologues comme François Duvalier, étudiant le rôle de la négritude dans notre histoire nationale, ont toujours considéré le concept en lui-même, au lieu de l'analyser dans ses relations avec l'histoire réelle des rapports sociaux. En séparant la question raciale du développement économique et social d'Haïti, en lui assignant un caractère absolu, my-

thique, ils ont ravalé l'histoire haïtienne à une succession chaotique de conflits seulement ethniques entre les mulâtres et les noirs, qui dès les lendemains de notre Indépendance, ont formé l'oligarchie dominante du pays. C'est ce qui se produit également quand, sur un plan plus général, on sépare le dogme raciste du développement réel des diverses sociétés coloniales. On en vient à considérer l'histoire des peuples colonisés comme une succession de conflits raciaux entre les « Blancs » et les « Noirs ». Dans le cas d'Haïti, la question raciale, loin d'être le facteur déterminant du développement de la société haïtienne, n'a été que la forme mystificatrice, qui dans la conscience de deux aristocraties rivales servit à dissimuler les intérêts et les mobiles réels de la lutte des classes.

Cependant cette question raciale est une réalité sociale très importante de l'histoire d'Haïti. On sait que Marx, tout en déniaut aux dogmes spirituels un rôle décisif dans le processus historique d'une société déterminée, les tient toutefois pour des réalités sociales, qui si elles ne peuvent changer le cours général de l'histoire, ont la possibilité d'en modifier les contours, le rythme et les modalités. C'est en tant que réalité sociale que l'idéologie raciale a influé sur le développement de notre histoire nationale, et à certains moments de grave crise sociale, a modifié le rythme et les modalités de la lutte des classes dans le pays. Depuis 1946, la société haïtienne étant la proie d'une crise générale, due fondamentalement à la domination des Etats-Unis sur l'économie du pays, la question de couleur occupe de nouveau l'avant-scène politique et idéologique, toujours pour voiler le contenu réel de la lutte des classes. Les petits-bourgeois noirs comme Duvalier, qui depuis 1946, alliés à des latifundiaires noirs et à des « compradores » mulâtres contrôlent le pouvoir politique, se servant démagogiquement de la notion de « négritude », ont essayé de faire croire aux masses noires qu'elles sont désormais au pouvoir et que la « révolution duvaliériste » est une victoire éclatante de la négritude. Tous les faits monstrueux de gestion duvaliériste, depuis dix ans, ne font que détruire aux yeux de notre peuple les images mensongères de cette mythologie. L'épouvantable dictature de Duvalier a porté les Haïtiens à changer l'idée que pendant longtemps ils se sont faits d'eux-mêmes. A leurs yeux, Haïti a cessé d'être figée dans la figure mythique que depuis l'école on a patiemment imprimée dans la conscience de chaque Haïtien : Haïti, première république noire des temps modernes, patrie et mythique de l'homme noir, berceau et paradis de la négritude ! Les Haïtiens ont découvert dans des souffrances inouïes, que dans un système semi-colonial, le pouvoir, qu'il soit entre les mains de noirs, de blancs, de mulâtres ou d'indiens, reste invariablement un instrument de déshumanisation féroce de l'homme et de son histoire sociale et culturelle. Depuis dix ans, plus que jamais, les Haïtiens voient ce dont sont capables des hommes à peau noire ou métissée comme eux, quand, par le fer et le feu, ces derniers défendent les intérêts d'une minorité de privilégiés et ceux d'un impérialisme totalitaire. Les Haïtiens se rendent compte du fait que la glorification de n'importe quelle race est une absurdité infinie qui voile toujours des désordres sanglants et attentatoires à l'unité de l'espèce humaine. Les Haïtiens voient des noirs et des mulâtres, tyrans, criminels, sans vergogne, obscurantistes, nazis, tontons-macoutes, parce que justement ils n'ont aucune essence particulière, ce sont ces bourgeois comme les autres, et à l'heure de la dictature terroriste du capital, ils peuvent être coupables de crimes aussi épouvantables que ceux qu'hier Hitler commettait dans ses camps de concentration ou ceux que perpètrent aujourd'hui les hommes du Pentagone yankee dans les deux Vietnam. Naturellement, la tyrannie de Duvalier offre une monstrueuse caricature de la négritude, et il ne faut pas, jetant l'enfant avec l'eau sanglante du bain, conclure pour autant que ce concept devait fatalement déboucher sur une entreprise d'annihilation de la condition humaine. Le socialisme est une doctrine de libération de l'homme, mais le national-socialisme fut un instrument d'extermination de l'homme. Tout dépend de l'usage qu'une classe dominante

fait d'une idéologie pour camoufler des desseins bassement égoïstes. Aujourd'hui des bourgeoisies noires qui tiennent leurs privilèges des intrigues et des violences du néo-colonialisme en Afrique et en Amérique se sont hâtivement emparées du concept de négritude pour en faire leur arme idéologique, parce que justement elles savent que ce concept à un moment donné de la lutte contre la colonisation, dans les œuvres d'auteurs noirs comme Jean Price-Mars, Du Bois, Césaire, Roumain, Langston Hughes, Claude Mackay, N. Guillen, J.S. Alexis, Cheikh Anta Diop, Frantz Fanon, etc., ce concept a exprimé avec force le double caractère de l'aliénation chez les noirs opprimés. Ainsi ce concept de la négritude a été à un moment donné de l'histoire de la décolonisation, la riposte affective de l'homme noir exploité et humilié, face au mépris global du colon blanc. Comme le colon blanc, partant de sa situation privilégiée dans la société esclavagiste et coloniale, avait épidermisé sa prétendue supériorité biologique, de même le noir, en fonction de sa condition d'opprimé et de paria, sa condition d'homme aliéné dans sa peau même, fut porté, selon une perspective tout à fait différente, à l'épidermisation de sa lamentable situation historique. Ainsi la négritude, dans sa meilleure acception, était l'opération culturelle par laquelle les intellectuels noirs d'Afrique et des deux Amériques prenaient conscience de la validité et de l'originalité des cultures négro-africaines, de la valeur esthétique de la race noire, et de la capacité de leurs peuples respectifs d'exercer le droit à l'initiative historique que la colonisation avait complètement supprimé. La négritude, dans son sens le plus légitime, était à l'origine, (dans la poésie de Césaire, par exemple) la prise de conscience du fait que le prolétaire noir est doublement aliéné : d'une part aliéné (comme le prolétaire blanc) en tant qu'être doué d'une force de travail qui est vendue sur le marché capitaliste : d'autre part, aliéné en tant qu'être au pigment noir, aliéné dans sa singularité épidermique. La négritude était la conscience de cette double aliénation et de la nécessité historique de la dépasser, à travers une praxis révolutionnaire.

Il ne faut pas oublier que du fait du dogme raciste, aux yeux de la grande majorité des Blancs, le crime permanent du noir (outre son état de prolétaire) était celui de lèse-couleur. Cette odieuse mystification idéologique est encore l'arme à laquelle on continue de recourir aux Etats-Unis, en Afrique du Sud, en Rhodésie, etc., contre les Noirs. La singularité épidermique de l'homme noir ou métisse, au lieu d'être tenue pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un des hasards objectifs qui fourmillent dans l'histoire de l'humanité, devint dans la conscience de tous les négriers de la terre une essence maléfique, le signe d'un mal absolu de l'être social du nègre, la marque et le stigmate d'une infériorité sans rémission. On donna une signification métaphysique et esthétique tant à la couleur du noir qu'à la couleur du blanc, et on décréta pour l'éternité, comme le résultat d'un droit divin, que seul le noir est un homme de couleur, et que le « Blanc » participe du privilège de la lumière, que comme dit Sartre, « la blancheur de sa peau, c'était de la lumière condensée », et qu'il était de son destin historique d'éclairer le reste de l'humanité avec les vertus lumineuses de sa peau. Le souci commercial de chosifier l'homme à peau noire, trouva ses alibis et ses prétextes dans ce long processus colonial d'épidermisation de la situation historique des peuples négres. La négritude, tant dans la littérature, dans l'art, que dans l'ethnologie et l'histoire, a été à ses débuts, une forme de révolte légitime opposée aux manifestations méprisables du dogme raciste dans le monde. C'est la colonisation, qui par le fer, le feu, le sang, avait ouvert dans les flancs mêmes de l'histoire universelle la sanglante contradiction blanc-noir, pour dissimuler et pour justifier les rapports d'exploitation capitaliste. La négritude posait la nécessité de dépasser cette

contradiction, non par une nouvelle opération mythique, mais à travers une praxis révolutionnaire collective. Malheureusement, le plus souvent le concept de négritude est utilisé comme un mythe qui sert à dissimuler la présence sur la scène de l'histoire de bourgeois noirs, qui, en Haïti, comme dans de nombreux pays d'Afrique, se sont constitués en classe dominante, et comme toute classe qui opprime une autre, a besoin d'une mystification idéologique pour camoufler la nature réelle des rapports établis dans la société. Aujourd'hui, chez des mystificateurs aussi bien noirs que blancs, la négritude implique l'idée absurde que le Noir est doué d'une « nature humaine » particulière, doué d'une essence qui n'appartiendrait qu'à lui, et en cette qualité, il est appelé, selon un publiciste comme Janheinz Jahn, à donner à l'Europe, et à l'Occident en général, on ne sait quel « supplément d'âme », dont aurait besoin la civilisation occidentale. Pour le président du Sénégal, le poète Léopold Sédar Senghor, « l'émotion est nègre et la raison est hellène ». De cette façon, toutes les contradictions de classe sont noyées dans l'abstraction, et les bourgeoisies noires d'Afrique et d'Amérique, peuvent en toute sécurité, avec la bénédiction du néo-colonialisme, exploiter librement les travailleurs noirs, au nom d'une spiritualité commune. C'est la conception qu'on trouve sous la plume de l'essayiste belge Lilyan Kesteloot, qui a voulu démontrer que la « négritude est un en-soi », un état permanent une essence singulière, qu'il n'est pas nécessaire de dépasser. Lilyan Kesteloot, comme d'autres « spécialistes » européens de la négritude enferment le nègre dans sa noirceur et le blanc dans sa blancheur. « L'âme noire », écrit-elle, ainsi comprise est de tous les temps et n'a pas à être dépassée, « comme l'a prétendu Sartre, et d'autres qui furent influencés par lui. Pas plus que l'âme slave, l'âme arabe ou l'esprit français ». Selon cette logique élémentaire et insolente, la « négritude », ainsi comprise, loin de s'articuler à une entreprise révolutionnaire de désaliénation et de décolonisation totale de l'Afrique et des deux Amériques noires, n'arrive pas à dissimuler qu'elle est l'une des colonnes qui soutiennent les astuces, les pièges et les actions perfides du néo-colonialisme. Séparée du contexte historique de la révolution dans l'ensemble du Tiers Monde, séparée arbitrairement des exigences immédiates de la lutte tricontinentale, globale des peuples sous-développés contre l'impérialisme et le néo-colonialisme, la négritude définit un inacceptable « sionisme noir », à la faveur duquel on voudrait éloigner les peuples noirs du devoir de faire la révolution.

45

L'ORPHEE NOIR DANS LA REVOLUTION

Quand, il y a 20 ans, le concept de négritude fut défini par le grand poète Martiniquais Aimé Césaire, dans son inoubliable « Cahier d'un retour au pays natal », et par Jean-Paul Sartre, dans un fameux essai intitulé « Orphée Noir », où que l'on tournait alors le regard on voyait cet Orphée de couleur en train de tirer du feu des marrons destinés à la grande bourgeoisie coloniale blanche. Alors, en Afrique, l'« Orphée Noir » n'était pas président de la République, il ne roulait pas en Mercedes-Benz de luxe ; il n'achetait pas des actions dans les mines du Haut Katanga ; il ne s'alliait pas aux pires aventuriers de la finance internationale pour prendre des actions fort rentables sur le sang versé de Patrice Lumumba. En 20 ans l'eau du Congo a coulé sous beaucoup de ponts, et ce n'est pas seulement avec la grande poésie lyrique d'Aimé Césaire que la négritude est descendue à la mer. La négritude de Césaire était une patience dynamique. C'était une nécessaire explosion de la conscience rebelle du nègre opprimé. C'était un devenir ouvert sur les exigences concrètes du mouvement de libération nationale. Il y a 20 ans Sartre, pour sa part, posait la suivante question : « Qu'arrivera-t-il

s'il ne se laisse plus définir que par sa condition objective ? » Nous disons à Jean-Paul Sartre : regardez Cuba et vous aurez la réponse. Regardez comment la négritude est en train de faire corps avec la révolution socialiste, et comment elle y trouve son dépassement à travers un processus historique désaliénant où le blanc, le noir et le mulâtre cesseront chaque jour davantage d'être opposés les uns aux autres, et où le drame de leur destin est dénoué dans une même éclatante vérité humaine : la révolution. Ce processus réel de décolonisation est le seul qui soit capable, et non la négritude, de mobiliser toutes les patiences des peuples sous-développés sur les trois continents. **L'Orphée noir ne peut retrouver l'Eurydice qu'il a perdue, que par la révolution, et dans la révolution, qui est seule capable, avec la force créatrice des peuples, de détruire par la violence tous les enfers que les hommes ont construits pour les hommes. Le nouvel Orphée Noir, sera révolutionnaire ou ne sera pas.**

condetto nenekhaly camara (guinée)

conscience révolutionnaire, idéologie et culture

(...) « Les circonstances historiques qui ont conduit à l'indépendance de la Guinée le 28 septembre 1958 sont suffisamment connues en raison des répercussions profondes et durables qu'elles ont suscitées dans toute l'Afrique. Le régime qui a été mis en place, fondé sur la démocratie nationale pour sa politique interne, et le non-alignement pour sa politique extérieure a été apprécié par beaucoup et décrié par certains. La conduite des destinées d'un peuple suppose un choix politique qui peut être intangible et de moyens qui, eux, peuvent ne pas permettre de parvenir immédiatement à la réalisation des objectifs fixés. Si l'on se souvient que la Guinée est un pays de 4 millions d'habitants, mais doté de ressources potentielles économiques de première importance, l'on comprendra pourquoi la colonisation s'est ingéniée à y entretenir une permanente instabilité sociale. La vie politique organisée y était inexistante, si l'on excepte les antagonismes destructeurs qui dressaient les groupes ethniques les uns contre les autres. C'est le mérite du Parti Démocratique de Guinée d'avoir donné au peuple une conscience collective patiemment forgée et éduquée, dans la meilleure tradition de la lutte pour les idéaux démocratiques et révolutionnaires. Vingt années n'ont pas été de trop pour combattre le tribalisme, liquider le féodalisme et vaincre l'irrationalisme religieux. Tout au long de cette période, pas un instant le peuple de Guinée n'a dévié de la voie qui lui indiquait le but suprême à atteindre par l'édification d'une patrie véritablement socialiste. Bâtir une nation à partir d'un Etat créé presque ex-nihilo n'est pas entreprise aisée, d'autant plus qu'une telle action allait en contre-courant de ce qu'enseigne l'évolution historique des autres peuples, selon laquelle l'édification de la Nation a précédé celle de l'Etat. Des difficultés nombreuses ont surgi, inspirées et accentuées par les tentatives d'agression et de complots impérialistes qui visaient à déconsidérer le régime guinéen et à le mettre à genoux. Mais loin de connaître l'échec, notre peuple s'est aguerri à cette lutte, a renforcé et trempé ses énergies, aiguisé et élevé sa conscience. Le système de démocratie nationale ou la politique de non alignement préconisés et pratiqués par le P.D.G. ont été des moyens qui nous ont permis d'asseoir et de consolider la cohésion nationale au sein de notre peuple. Mais aucun démocrate véritable, aucun révolutionnaire conséquent n'a jamais mis en doute les options fondamentales de la Guinée, à savoir : l'engagement anti-impérialiste, la libération intégrale des hommes au travers d'institutions et de structures véritablement démocratiques et socialistes. Pour le Parti Démocratique de Guinée, la valeur et le bien majeurs à rechercher sont la satisfaction pleine et entière des aspirations collectives et individuelles du peuple, la réalisation de ses idéaux. Il a libéré les consciences, émancipé la Femme, assaini les mœurs, mis l'accent sur la vocation révolutionnaire de la Jeunesse. Il organise pour y parvenir des structures économiques destinées à assurer le partage égal des richesses et des biens au profit de tous.

Un tel programme, vaste et ambitieux — mais combien légitime — suppose et implique l'élaboration, l'adoption, et la mise en œuvre d'un important programme culturel. Ceci explique et justifie la campagne nationale permanente engagée contre l'analphabétisme et l'éradication de tous les vestiges et séquelles de la mentalité rétrograde et réactionnaire antérieurement forgée par le colonialisme, l'impérialisme et le néo-colonialisme. Reconversion des mentalités, réhabilitation de la culture et de l'art africains, élévation et culte de la dignité de l'homme africain, apport et contribution dynamique à la construction d'une véritable civilisation de l'Universel, ces mots d'ordre et cette action qui traduisent la mission culturelle du Parti Démocratique de Guinée et du peuple de Guinée s'identifient à ceux que prétendent ambitionner d'autres Etats en Afrique. Mais la différence entre eux et la Guinée réside tant dans les options politiques et idéologiques qui les sous-tendent que dans l'importance et la nature du rôle que joue le peuple.

En cette époque de standardisation de la culture, grâce aux puissants moyens d'information et de communication, le confusionnisme guette les esprits peu avertis. Il nous faut donc être clair et définir la ligne de partage qui sépare les pays africains révolutionnaires et ceux qui gravitent dans l'orbite néo-colonialiste.

48

Au lendemain de la première guerre mondiale, avant même la grande crise économique de 1929 qui ébranla le monde capitaliste et au moment où l'Occident doutait de ses tables de valeurs et les remettait en cause, apparut la chance de l'Afrique. Le mythe de l'universalisme gréco-latin venait d'être exorcisé et la découverte de l'Art et de la Civilisation nègres fut saluée dans le monde comme la bouée de salut. Un salut — précisons-le — qui n'était pas destiné aux peuples d'Afrique, mais à leurs dominateurs. Cette période est celle de l'engouement nègre que littérateurs, peintres et essayistes s'attachèrent à marquer et à illustrer par leurs œuvres, en fondant une esthétique nouvelle. Mais de l'écriture picturale et de l'art littéraire à l'éthique, le chemin n'est pas loin toutefois, qui fut vite franchi. Car l'on ne peut séparer les valeurs des motivations intellectuelles qui les engendrent. D'où également une ouverture vers la connaissance des civilisations et des cultures africaines à la suite notamment des travaux de Léo Frobenius, le grand ethnologue allemand.

Le processus de restitution aux hommes d'Afrique des qualités humaines, intellectuelles, et morales qui leur avaient été niées jusqu'alors était engagé. On eût pu croire que ce mouvement intellectuel eût abouti à la libération intégrale de l'Afrique et de ses hommes. C'était là mal juger les intentions de l'impérialisme et oublier qu'il ne pouvait renier sa vocation fondamentale : celle de l'exploitation éhontée des hommes et des richesses des pays coloniaux. Elle demeure toujours valable l'analyse de Marx relative à la contribution décisive des pays coloniaux, à l'accumulation du capital dans les pays impérialistes comme reste toujours actuel le phénomène de la paupérisation des classes exploitées qu'il a dénoncé. A l'impérialisme s'est substitué donc le néo-colonialisme, entreprise d'autant plus machiavélique qu'elle se réalise et se développe avec la complicité active et consciente des classes dirigeantes des pays neufs. Cette apparente digression n'est pas inutile pour comprendre les formes modernes de l'aliénation économique et culturelle que subissent nos peuples.

Loin que la découverte par l'Occident des trésors de la civilisation africaine conduisit à une plus grande et à une meilleure compréhension des relations inter-humaines entre peuples, elle aboutit à une nouvelle mystification qui apparaît aujourd'hui dangereuse pour l'émancipation complète des peuples déshérités. Bergson avait réclamé pour l'Europe — on s'en souvient — « un supplément d'âme » — pour combler le vide intellectuel et moral ouvert par l'éclosion de la civilisation de la technique

déshumanisatrice. Et l'Occident avait cru trouver des raisons de sa survie en Afrique commise, à son corps défendant, à cette tâche de salvation d'une civilisation qui lui était étrangère. Mais toutes choses étant égales par ailleurs, cette évolution provoqua une réaction dont Nègro-américains, Antillais, et Africains s'emparèrent à leur tour pour affirmer leur personnalité.

Le Manifeste du New-Nègre de Alain Locke et de Langston Hughes, puis celui de Légitime Défense d'Etienne Léro et de ses pairs, l'invention de la Négritude par Aimé Césaire et Léopold-Sédar Senghor à la suite de William Burghardt du Bois et de Jean Price-Mars, apparurent comme des actes revendicatifs d'une égalité raciale sur le plan de la culture pour autant que l'Occident les avait tolérés et tenus, pour ainsi dire, sur les fonts baptismaux. L'on ne peut dire cependant que ce furent là des mouvements amples et profonds surgis des masses et destinés à révolutionner la condition des Noirs. Du reste, cette ambiguïté dans la formulation et l'expression des objectifs prescrits à ce combat culturel cachait mal des intentions racistes qui ne pouvaient déboucher que sur un cercle vicieux. Doit-on combattre les préjugés raciaux en suscitant une idéologie elle-même raciste ? Nous ne mettons nullement en cause la valeur et la portée historique du concept de la Négritude en tant que moment d'une conscience de révolte qui a su mobiliser les premières élites des peuples africains pour les insérer dans le courant général de la promotion et de l'élargissement des valeurs humaines et universelles. Une thèse qui au départ, a été forgée comme une arme conjoncturelle de lutte, ne pouvait devenir une idéologie singularisant une catégorie d'hommes et aboutissant, mutatis mutandis, à les mettre en marge de l'évolution historique. Cernons encore davantage le problème. Les valeurs que prône ou défend l'idéologie de la Négritude sont-elles spécifiques aux Nègres, liées au taux de mélanine que contient leur sang ? Ou bien l'émotion est-elle nègre et la raison hellène pour reprendre la malheureuse expression de Senghor ? C'est faire peu cas des enseignements de l'Histoire et nier « l'unité profonde de la nature humaine ». Les traits qui aujourd'hui font, à tort, la fierté et l'honneur des tenants de la Négritude appartiennent au fonds commun de l'Humanité et ont marqué le visage des civilisations de tous les peuples. Le romantisme de la nature, la communion avec les forces telluriques, la simplicité et la candeur des mœurs sont des valeurs que conserve encore la mémoire des peuples. Homère, les *bilines* russes et d'autres littératures anciennes de nombre de peuples dans le monde en apportent la preuve. Il y a quelques années, un chercheur de la République Démocratique Allemande écrivait à la direction de l'Institut National de Recherches et de Documentation de Guinée pour lui signaler de troublantes similitudes qu'il venait de découvrir entre l'épopée mandingue de SOUNDIATA, recueillie et transcrite par le jeune écrivain Djibril Tamsir NIANE et celle, mésopotamienne, de Gilgamesh. L'œuvre poétique de Nicolas Guillen évoque de profonds et larges échos en la compréhension et l'imagination des Africains. Bien sûr, les protagonistes de la Négritude diront qu'elle n'exprime que son atavisme nègre et des résonances natives ! Mais celles de Neruda, Borges, Octavio Paz, de Miguel Angel Asturias transposant à peine les mythes et les légendes de leurs pays révèlent une sensibilité qui arrache aussi les entrailles et nous émeut de troublante manière. A ce compte, la Négritude serait la Civilisation Unique de l'univers, puisque partout l'on pourrait y déceler ces traces !

La vérité est que l'Afrique vit un stade de son développement qui privilégie encore les manifestations et l'expression de ce que l'on pourrait appeler le fonds culturel des civilisations paysannes qui furent toutes largement orales. Il faut voir en cela la preuve de l'existence de ce phénomène de la convergence des cultures que certains ethnologues modernes comme Leroi-Gourhan en France ont si lucidement analysé. Tous les peuples, placés dans des situations historiques comparables donnent naissance à des cultures qui partagent entre elles de communes ressemblances ; les formes d'expression peuvent revêtir des aspects variés, té-

moignant d'affinités électives particulières, mais le fonds reste universel. C'est ce que le mouvement dit de la Négritude n'a pas su discerner et comprendre.

Et l'Occident, heureux de l'aubaine, n'a pas manqué de renchérir sur la mystique nègre, sur le sensualisme venu d'Afrique pour sauver le monde !

Les sociétés africaines pouvaient donc se complaire dans un faux narcissisme, à la manière de ces chiens fous qui tournoient sans cesse sur eux-mêmes pour embrasser leur queue. L'impérialisme, dans sa quiète nue néo-colonialiste continuait de pratiquer et d'entretenir son système d'exploitation des peuples.

La révolution culturelle conduite en Guinée est de celles qui portent un coup mortel à la théorie de la Négritude. Erigée en doctrine, la Négritude ne pouvait être combattue que par une politique culturelle consciente et conséquente élaborée et mise en œuvre par tout un peuple pour hâter et réaliser son développement. Il faut se convaincre que la culture est facteur de développement, un facteur décisif dans la mesure où l'acquisition de nouvelles techniques culturelles et l'édification d'industries nationales supposent l'éclosion d'une mentalité de progrès et la conquête d'un outillage intellectuel scientifique et technique dont un peuple ne peut se doter s'il ne s'est donné un programme et des instruments éducationnels en rapport avec les impératifs du siècle (1).

(1) Se reporter à l'essai intitulé « Révolution et culture en Guinée », paru dans le journal « Horoya » (Conakry en septembre 1957) et dans « Tricontinentale », la Revue de l'Ospaal.

mario de andrade

culture et lutte armée

En intervenant dans le débat sur la culture et l'indépendance nationale, les intellectuels d'Angola, de Guinée et du Mozambique présents à ce congrès voudraient cerner ce thème à la lumière d'un fait qui détermine l'existence de leurs peuples et conditionne leur engagement : la lutte armée.

Il est devenu banal maintenant d'affirmer que la domination coloniale, acte barbare par excellence, bloque le développement de la culture d'un peuple. Parce que les structures sociales et l'autonomie politique sont profondément atteintes par l'impact de la conquête étrangère, la culture, en situation coloniale, cesse d'être un acte créateur.

Dépossédés de l'initiative de vivre selon leurs valeurs propres, les colonisés entament la lutte qui les conduira à sortir de la clandestinité historique. Pourtant, le terrain du combat est multiforme et semé de nombreux pièges. La partie adverse s'évertuera à entraîner dans son sillage, à intégrer dans ses conceptions du monde, une frange de la société colonisée.

51

L'illusion du colonisateur et en même temps son manifeste désir de mystification consiste à rendre sélectif un phénomène de domination qui par sa nature et dans ses ultimes manifestations se définit comme un système global. D'où l'échec du processus d'acculturation dans le cadre de la problématique posée par le colonialisme. Ni l'existence d'un groupe en état d'assimilation, disponible pour atteindre un degré élevé de la culture, ni le respect plus ou moins pratiqué à l'égard des « coutumes indigènes » ne suffisent à masquer la permanence de la question fondamentale : la culture repose nécessairement sur des institutions sociales et politiques qu'un peuple se donne en toute liberté. En bref, la culture entretient avec la colonisation des rapports foncièrement antinomiques.

En revanche, avec l'irruption de la lutte armée de libération nationale, les contours de la vie culturelle d'un peuple colonisé commencent à se préciser. Au caractère de totalité dominatrice revêtu par le système colonial va s'opposer dans un premier stade l'engagement des hommes dans le renversement des structures sociales et politiques engendrées par l'occupation étrangère. Une telle contestation organisée à l'échelle du peuple dominé requiert des intellectuels le double engagement dans la destruction de vieux rapports et la construction de la nouvelle fraternité culturelle. Le déroulement de la guerre du peuple rend finalement anachronique l'angoissante préoccupation d'inventorier les « valeurs autochtones » pour affirmer, face au colonisateur, le relativisme culturel.

A des degrés divers et avec plus ou moins d'ampleur, l'Etat colonial portugais présente déjà depuis quelques années, le visage d'un monde en décomposition. En Angola, en Guinée et au Mozambique le système colonial se désagrège par l'assaut conjugué des forces nationalistes. Et la lutte armée porte en elle-même la solution de la contradiction entre la colonisation et les aspirations de nos peuples à l'indépendance nationale.

Ayant repris par cette voie l'initiative de détruire les fondements de la colonisation, nous sommes en mesure de réaliser le déblocage de la culture. Dès l'instant que le sort des armes se décide en notre faveur dans les zones de combat, on assiste à l'effondrement graduel de l'édifice sur lequel reposait la domination coloniale. Le Parti politique organise sa présence et c'est autour de lui que s'établit le moteur de la culture.

Le programme de **reconstruction** poursuivi dans les régions libérées de la contrainte coloniale traduit dans les faits la revendication première de l'homme colonisé, à savoir, la réconciliation de son être avec sa nature. Le Parti politique est armé, économique, culturel et physique. On voit se dérouler une série de doubles processus de destruction et de construction : économies, sociétés, institutions politiques qui fondent l'émergence de l'homme nouveau.

Le Parti qui a prise sur les plans du réel, fait entrer sur la scène de l'histoire nationale les notions et les habitudes permettant l'éclosion et la promotion culturelles. Avec la rationalisation de la production agricole et le renforcement de la vie collective, les écoles insèrent nos sociétés dans le monde.

La signification ultime du combat pour la culture, au sein du Parti politique, se ramène donc au combat pour la libération de la nation qui, comme l'affirmait Frantz Fanon, est la « matrice matérielle à partir de laquelle la culture devient possible ».

52 Il est à peine besoin de rappeler que le bilan de l'action culturelle réalisée par le Parti politique, au cours d'une décade de lutte armée, ne souffre aucune comparaison possible avec l'entreprise d'obscurantisme menée par la domination coloniale, au long des siècles. L'aridité des chiffres nous retient de citer ici les résultats obtenus en matière d'alphabétisation des adultes, scolarisation des enfants ou de formation de cadres.

Dans le cas qui nous concerne, les hommes de culture de notre génération ne se sont pas situés, pour la plupart, latéralement aux partis politiques, mais bien au contraire, en leur sein.

Le combat qu'ils menèrent dans la phase précédente déboucha sur une maturation de la conscience nationale. L'exaltation du patrimoine spirituel de la tradition africaine, loin d'être une attitude figée, visait à éclairer la route conduisant à assumer les responsabilités actuelles. D'avoir fourni les armes culturelles de la contestation coloniale, puis d'avoir intégré le noyau des premières organisations politiques, les intellectuels demeurent aux postes avancés de notre combat libérateur. Il leur revient le rôle de mieux expliciter, afin de les éliminer, les mécanismes à travers lesquels s'exerçait la dépersonnalisation coloniale-économique pour les besoins de la traite, antagonismes entre les groupes ethniques, création de mentalités de dépendance, stagnation sociale, obscurantisme culturel. Pour redéfinir à l'intention du peuple la place de la culture dans le processus de formation des nations, les intellectuels interprètent les mutations engendrées par la lutte armée. Toutes les manifestations par lesquelles les peuples appréhendent leur situation spécifique et regardent leur univers subissent un changement radical.

On voit apparaître la personnalité culturelle qui donnera un sens à l'émergence de la nation.

En s'identifiant avec le contenu révolutionnaire des mutations en cours, les intellectuels apprennent de nouvelles formes d'expression.

Une nouvelle littérature surgit dans le feu du combat.

Les écrivains qui jusqu'alors percevaient dans leurs œuvres les réalités de la nuit coloniale actualisent leur thématique.

La note dominante de l'expression poétique cesse d'être le refus de l'assimilation à l'autre pour devenir essentiellement l'exaltation de l'émergence de la lutte armée. Eveilleur des consciences, c'est le poète qui fixe pour l'histoire la rencontre entre le peuple et son combat.

Lève-toi et marche fils d'Afrique,
Lève-toi noir écoute la clameur du peuple.
Afrique, justice, liberté
Prends conscience va sur les montagnes.
Pieds sur terre prends les armes.

(Kaoberdiano Bambara)

Et les chants de la vieille négritude sont étouffés par le crépitement de ces « armes miraculeuses » :

Ton fusil va briser toutes les chaînes
ouvrir toutes les prisons
tuer tous les tyrans
restituer la terre à notre peuple.
Mère il est beau de lutter pour la liberté.
Il y a un message de justice
Dans chaque balle que je tire.

(Jorge Rabelo)

Au niveau de la création populaire, l'évolution des esprits est encore plus sensible. Le chant de l'époque de la clandestinité tribale drainait les souvenirs, établissant à peine, les liens de complicité nécessaires à la survivance de la communauté. Voici que la guerre libère les initiatives créatrices et la nouvelle expression artistique en est le vivant témoignage.

53

La vie est marquée par l'affrontement direct avec le colonisateur, signifié par les armes.

D'autres mains battront les tam-tams de victoire de la guérilla en Guinée :

Va donc dire aux Portugais
qu'ils en finissent de faire peur dans la brousse
Car il y a du sang neuf
qui épaula le fusil
car il y a du sang jeune
pour défendre la patrie
Seulement le feu te fera partir
ahi Portugais
Seulement le feu du fusil
Seulement le doigt sur la gâchette
te fera partir.

Mais la lutte armée contient ses exigences esthétiques.

Sur le plan de la littérature, par exemple, cette exigence se manifeste, à l'heure actuelle, par la recherche d'un langage qui, venant du peuple, parle au peuple. Avec la charge de notre émotion révolutionnaire, la signification intentionnelle donnée aux mots de la langue imposée par la colonisation ainsi que l'éclatement de ses structures classiques par l'insertion du corps linguistique africain, amorcent une révolution sémantique.

En somme, l'affirmation de notre personnalité culturelle se dessine dans le temps à travers les diverses phases des combats livrés contre la domination coloniale. Cette longue et douloureuse quête d'authenticité qui débouche aujourd'hui sur la recouvrance de la souveraineté nationale, nous l'avons vu, est légitimée par les hommes de culture qui militent au sein du parti politique.

L'axe central de notre action, dans ce combat tricontinental pour le développement culturel de nos peuples ne se situe plus dans l'appel à la compréhension de l'Occident sur nos différences ou sur notre spécificité. N'est-ce pas l'Occident le refuge privilégié des anciens combattants ? Consolider les nations, approfondir les options révolutionnaires — tel semble être le prix de notre participation à l'humanisme démocratique et universel. En d'autres termes, la rénovation des contacts culturels et l'interpénétration des civilisations passe désormais par la rencontre des faits révolutionnaires. Que le lieu d'élaboration de cette nouvelle saisie du monde soit à Cuba, territoire libre de l'analphabétisme et de l'ignorance, c'est là un signe des temps.

Et cette révolution qui sera un acte poétique par excellence nous la voulons encore une fois « pour la faim et la soif universelles ». Puissions-nous étendre la ceinture de feu, au-delà de nos frontières...

position

effacer le mirage

par bernard jakobiak

Si j'écris ces quelques lignes ce n'est pas par goût du scandale, ni par rancœur personnelle, mais c'est simplement pour participer à la destruction d'une fascination encouragée au Maroc et dans tous les pays francophiles et peut-être anglophiles et qui continue, et qui se développe, et qui dispose de moyens énormes, et qui prend, et qui stérilise, et qui me scandalise.

Qu'on considère une fois pour toutes que la culture française n'est que l'expression d'une caste : la caste intellectuelle héritière directe de l'aristocratie du « grand siècle » et de la bourgeoisie qui l'a mimée en y ajoutant son appétit de pouvoir et de richesses dont 99 % des habitants de son propre pays et 1/3 du monde ont subi les désastreuses conséquences pendant deux siècles ! Car je vous le demande, que reste-t-il au peuple de France hors du droit-devoir de répéter la leçon apprise : de s'embourgeoiser !

55

Qu'on reconnaisse, afin de prendre un nouveau départ, que dans cette caste-là si les bonnes intentions ont été légion à partir de la déclaration des droits de l'homme, elles n'ont jamais, absolument jamais été une remise en question d'un héritage culturel *t o u j o u r s*, et quel que soit le régime, senti aussi inaliénable qu'un titre héréditaire ! Et tout comme le « roi soleil » avait neutralisé dans sa cour méticuleusement hiérarchisée, les comtes ducs barons marquis dont la puissance était en baisse devant la montée de la bourgeoisie et de son argent, le monde bourgeois français d'aujourd'hui, dans le creuset des quelques rues places maisons d'édition, cafés littéraires, galeries salons jurys d'un Paris prolongeant sa notoriété autrefois présumée mondiale, *e n f e r m e* les peintres sculpteurs écrivains penseurs poètes dans l'auto-célébration ou l'auto-destruction d'un héritage aujourd'hui sans effet sur quoi que ce soit ! On s'est affiché dadaïste, surréaliste, anti-théâtre, nouveau roman, happening..., ce n'a jamais été qu'une prise du pouvoir à l'intérieur de la famille. Des querelles entre initiés !

Qu'on en finisse avec cette supercherie ! et d'autant plus qu'elle est un produit d'exportation de choix pense-t-on, vers les pays du tiers-monde. Qu'on en finisse et que les intellectuels des pays sous-développés cessent de voir, ou de faire semblant de voir des représentants d'une civilisation réussie dans les écrivains penseurs artistes qui sont seulement parvenus à se faire une place dans la coterie parisienne. Ils ne représentent en effet qu'eux-mêmes et lorsqu'ils parlent de remise en question fondamentale de l'Occident par exemple, ils se leurrent, car ils ne peuvent concevoir un bouleversement qui mettrait fin à la pérennité culturelle dont ils sont les actuels bénéficiaires.

Jamais ils n'admettront que la colonisation soit un des fruits d'une pensée dont ils sont tributaires et qu'ils prolongent. (Un simple coup d'œil sur la mappemonde d'avant 1950 suffit à se convaincre pourtant que l'expansionnisme et l'élimination de l'autre ont été bien plus que n'importe quel Racine, Voltaire, Shakespeare, Goethe, l'expression de l'éthique européenne). Ils sont amnésiques. Ils oublient tout ce qui ne dore pas leur blason. Ils ne se souviennent plus que l'Europe pendant des siècles a vécu sous le joug de 2 ou 3 grandes puissances et que leurs révolutions n'ont pas ébranlé les fondements de leur impérialisme puisqu'ensuite ils ont simplifié le Monde de la même façon. Surtout, se voulant purs, persuadés du bon droit de leur matière grise et de la légitimité de leur rang d'honneur, ils se veulent professeurs du Monde sans même se rendre compte qu'ainsi ils ne font que rétrécir la complexité de la réalité selon la particularité de leurs expériences, sans savoir qu'ainsi ils s'applaudissent et applaudissent leur histoire. Seul progrès possible pensent-ils, alors que rien ne change chez eux, alors qu'ils sont de plus en plus impuissants, de plus en plus confinés. Finis les Gide, les Sartre, les Camus ! De plus en plus confinés, ils ne se demandent même pas d'où leur vient la relative estime où on les tient encore. Elle leur semble tellement naturelle.

56

Ils se divisent en familles d'esprit et sont à ce point persuadés de leur supériorité que rien en dehors d'elles ne peut les atteindre. Ils liront par exemple les beatniks, les écrivains noirs d'Amérique, les Mexicains, les Uruguayens, les Cubains, les Algériens, les Marocains, les Sénégalais, les Antillais..., mais ce sera avec le regard désabusé, condescendant et essentiellement jouisseur du vieillard plein d'expérience pour une jeunesse un peu folle. Les plus ouverts, les plus lucides, s'empresseront de constater que les écrivains du tiers-monde quittent l'Europe, ne lui demandent plus de médailles ; mais, au lieu de voir là une preuve de l'échec de leur progressisme et de leur humanisme dont l'un des piliers était l'universalité, ils n'en continuent que mieux à se laver les mains, à maintenir leur place dans la caste qu'ainsi ils soutiennent. En effet, elle admet tant de nuances contradictoires qu'elles s'annulent mutuellement. Au fond, chacun s'est rangé dans son fief et s'y tient. Et si les bruns, les jaunes, les rouges, les noirs ne se sentent plus aussi tentés d'en choisir un et d'y entrer, eh bien tant mieux ! car alors tout continue à se passer comme si n'avait jamais existé la mise à sac du Monde et l'on peut rêver d'intégrer une culture immaculée à la civilisation des loisirs.

Dès lors, la dernière porte, celle de la mauvaise conscience vis à vis des anciens colonisés, se ferme. La caste intellectuelle française, entre soi, s'amuse à des petits jeux subtils ; cultivé, idéaliste et impuissant on se délecte de nouveautés de forme ; on trouve ainsi, dans la dignité, le refuge qu'offre la bourgeoisie à ses belles âmes ; minorité neutralisée, on est sensible à la supériorité métaphysique de l'écriture ; on se croit large d'esprit ; on s'enferme à la mode 1968 parisienne ; prude ou outrageusement érotique on vit d'abstrait, on combat la pensée d'hier, fier, tout aussi individualiste que ses pères, comme eux on veut ignorer ce groupe chancre noble nouveau modèle qui porte, supporte, hisse, dicte une règle plutôt mondaine dont on évite de parler ; « s'engager » dans cette filière a déçu ; on revient au psychologique ou à la forme, dans tous les cas au raisonnable ; le politique, l'intuitif, le collectif, l'imaginaire après une brève parenthèse au profit de l'un ou de l'autre, sont à nouveau jugés d'aussi basse extraction que le peuple l'était au « siècle des lumières ».

En effet, ne nous y trompons pas, si on applaudit à Paris des livres écrits par des francophones étrangers c'est seulement pour l'exotisme du brouet que ne manque pas de produire le mélange d'une vitalité jugée, sans qu'on ose se l'avouer, sinon infantile du moins seulement adolescente, et de cette irremplaçable parisiennité humée en quelques mois.

Je voudrais contribuer à libérer ceux qui ont encore les yeux fixés sur ce tout Paris restreint et de plus en plus anachronique, dont la répu-

tation vient d'une vieille habitude. Il suffit de ne pas s'y laisser enfermer pour constater que cette caste qui y légifère a réussi le tour de force de se maintenir sous les monarchies, les empires, les diverses républiques tout comme elle se maintiendrait dans le communisme et que vient de là son sentiment d'inexpugnable continuité ; minorité le plus souvent apolitique, elle devient, quand elle se sent menacée, le professeur pontifiant d'un peuple considéré depuis des siècles comme tellement nul qu'on n'est jamais parvenu à rêver d'autre chose qu'à l'enrégimenter pour lui apprendre à répéter la bonne parole.

Me voilà de cette caste intellectuelle, mais je ne veux pas oublier ni reléguer mes origines. J'ai des souvenirs. Français moyens et Français pauvres, ceux qu'on côtoie dans toutes les rues, les plus nombreux, je me souviens : Rabelais, Montaigne, Racine, Molière... n'ont jamais écrit pour moi. Ils ne peuvent être pour vous, pour nous, qu'une espèce d'exotisme ou alors un rite nécessaire pour passer des examens, un travail comme tous les autres mais moins pénible que celui de nos père et mère, à l'usine. Non, vraiment, « les lettres d'Angleterre » par exemple, du tolérant fin parisien Voltaire ne peuvent éveiller l'admiration dans la complicité que d'un fils de bonne famille ; il était le fils du directeur d'une fabrique de chaussettes, je le préparais au baccalauréat, il venait ostensiblement en DS ; il appréciait lui, Voltaire.

Je me suis alors aperçu qu'Emile Zola avait été le seul écrivain à tenter une certaine expérience parmi le peuple afin d'en apprendre quelque chose. La caste commence seulement à lui pardonner ce choix : cette exploration, pourtant honnête. Elle est périmée. Rimbaud, est le seul dans toutes les lettres françaises, jusqu'en 1968. Rimbaud, cette exception, l'unique, fils de gens humbles très peu instruits, ne s'est pas fait prendre ; comme je comprends qu'il ait eu besoin d'« une saison en enfer » pour échapper à une emprise culturelle tellement despotique et dépersonnalisante qu'il a été forcé de fuir en Abyssinie, forcé de ne plus écrire !

Désert. Il n'y a plus qu'un désert, à la place de ce passé français dont le monde bourgeois est si fier que chez lui il l'impose, qu'hors d'Europe il l'exporte.

Désert : il reste une ou deux phrases par ci par là. Désert, car tout ce qui a préparé le raisonnement scientifique gît, vestiges archéologiques. Désert, où se dressent « le contrat social » et « le discours sur l'inégalité », monuments funéraires oubliés car on s'est bien gardé d'en approfondir les intuitions.

Désert, car en ce XXe siècle en apparence si fertile, je n'ai encore rencontré que « le voyage au bout de la nuit » ; le seul roman du peuple des banlieues et des petites villes de France, le seul à ce sujet, d'une réelle valeur littéraire. Mais quel bain du plus noir des pessimismes ! car Ferdinand Céline allant au peuple, se délecte à y sombrer. Désert, l'expression de tout un peuple ! Je n'exagère rien ; je n'ai, en face du tableau noir Céline que mes souvenirs, des faits divers dans des journaux et les discussions au bar d'un café.

Qu'on en finisse ! Qu'on soit guéri d'attendre quelque chose pour soi d'une littérature qui, malgré 80 ans d'enseignement généralisé, ne s'est pas encore libérée de sa suffisance ni de son paternalisme, qui vit en altitude à des lieues de toute expérience ou préoccupation de la majorité des gens, qui n'a pas su, malgré ses bonnes intentions et ses sporadiques désirs d'« engagement », favoriser l'expression par le peuple, la création d'une seule œuvre forte exprimant le peuple et écrite dans la liberté dont Rimbaud rêvait c'est-à-dire sans aucune filiation, sans rien du passé habit de singe !

Cette seule carence suffirait à prouver que le monde des Lettres en France n'a jamais été qu'un bastion de privilégiés ou de naturalisés privilégiés, soucieux avant tout de maintenir l'identité de leur caste.

chronique

exposition mohammed khadda⁽¹⁾

par malek alloula

On pénètre dans le monde de Khadda non par effraction mais par un brusque arrachement qui transmue toutes valeurs acquises ou héritées et qui invite sans cesse à un réajustement de la perception.

Si le peintre se tient en cette pointe avancée, où signes et couleurs précèdent l'aurore d'un jour à venir, c'est pour bâtir un langage nouveau — et pourtant ancestral — dont la trame parcourt une terre acquise de haute lutte et qu'il est seul à maintenir dans sa profusion.

58 Cette lutte, chaque toile de Khadda en atteste l'existence sans jamais la priver de son mouvement et de sa fugacité illuminante.

Cette vie, jamais trahie et qui s'ancre au plus profond niveau, trouve ici les signes précurseurs qui la cernent dans ce qu'elle a de plus énigmatiquement fuyant.

On comprend, dès lors, que le choix d'une expression picturale n'obéit à aucune mode du jour, ni à aucune facilité, mais devient ce moyen privilégié de la recherche d'une vérité toujours se dépassant.

S'il faut trouver une œuvre forte et précaire à la fois, celle de Khadda nous en offre l'exemple manifeste.

Forte dans sa démarche, dans son mouvement qui la portent en ce point de fusion solaire où les couleurs éclatent sous la poussée d'un questionnement incessant et essentiel. Forte aussi dans son unité non plus fondée sur la répétition mais sur le renouvellement profond qu'exige toute œuvre digne de ce nom.

Précaire sans doute parce que cette victoire momentanée, qui n'est jamais savourée pour elle-même, constitue une halte où s'équilibrent le nouvel élan, la nouvelle marche qui, chaque fois, remettent en question l'acquis.

(1) Exposition tenue du 30 décembre 1967 au 15 janvier 1968 à la Galerie de l'UNAP, Alger.

D'une toile à l'autre, on perçoit chez Khadda une exigence lucide qui est en même temps celle d'un peintre et celle d'un poète.

Peintre, Khadda nous l'affirme par cette maîtrise qui, indéniablement, le porte au devant de notre horizon culturel et qui, dès lors, avalise le rejet d'une figuration jugée incompatible avec le dessein ultime.

Poète, il nous parle, mieux qu'un autre, ce langage d'une terre dont il retrouve les emblèmes égarés et qu'il dispose sous nos yeux en des teintes où l'ocre, le rouge, le bleu et le noir retiennent dans leur enchevêtrement hiéroglyphique une lumière omniprésente qui est notre paysage mental.

Mais, au-delà de sa force et de sa précarité, au-delà de sa poésie et de son exigence, la peinture de Khadda nous dit une inquiétude permanente qui lui donne une dimension humaine et abolit l'image du peintre enfermé dans son univers ou son atelier.

Généreuses, les toiles de Khadda vont toujours au devant du peuple pour nouer le dialogue dont l'instauration demeure l'objectif dernier.

C'est cette capacité de parler et d'écouter qui définirait peut-être le mieux la peinture de Khadda.

Dialoguer non plus au niveau de poncifs et de lieux communs déshonorants mais à un niveau ultime où a lieu la plus forte enchère qui soit : celle d'une œuvre et d'une vie à la recherche de leur sens le plus profondément humain. Nul mieux que Khadda n'a porté ce besoin à un tel point d'exigence et de lucidité.

S'il réalise et appelle de ses vœux une peinture monumentale c'est parce qu'il est certain que seul le verdict du plus grand nombre est l'amplificateur légitime d'une œuvre qui tient par toutes ses fibres à ce substrat collectif.

L'œuvre rejoignant la vérité d'où elle est partie bouclerait le cercle en ouvrant « la voie royale » qui n'est plus celle d'une aristocratie désuète mais celle d'un peuple reconnu et se reconnaissant.

C'est pour cela que les toiles de Khadda ne sont plus objet de délectation mais jalons en ce lieu d'éveil où tout est à naître avec le jour prochain. C'est pour cela aussi qu'elles ne seront jamais objet d'indifférence.

Nous avons voulu ces lignes paroles sur une peinture. Nous demeurons, cependant, persuadés qu'à partir d'un certain seuil de qualité, où se tiennent depuis longtemps les toiles de Khadda, toute parole qui ne serait pas cette peinture même tournerait sans cesse dans l'ornière de la paraphrase.

N'est-ce pas là le signe qu'une œuvre a formé son propre langage supérieur à tout autre ? Si notre propos reste, malgré sa sincérité objective, sur les premières marches de cette œuvre nous voulons y voir l'illustration de la vérité d'un art devenu majeur au sens le plus plein et le plus prometteur du terme.

mohammed khadda

né le 1 Mars 1930 à Mostaganem (Algérie)

Expositions de groupe

« Cimaïse de Paris »
« Club des 4 vents » Paris
« Galerie du Gouvernail » Paris
« Savage Galery » Londres
et à Alger, New York, Abidjan, Paris, Sofia, Tunis, etc...

Participe aux salons

60

« Réalités Nouvelles » Paris 1955, 57, 58
« Jeune Peinture » Paris 1955
« Salon des Beaux-Arts » Paris
U.N.A.P. Alger 1965

Expositions particulières

Galerie « Transposition » Paris 1961
Galerie de l'U.N.A.P. Alger 1963
« L'Œil Ecoute » Lyon 1964
Galerie « Pilote » Alger 1965
Galerie de « Z B » Vienne (Autriche) 1967
Galerie de l'U.N.A.P. Alger 1968
Centre Culturel Français Alger 1968

Œuvres acquises par

Le Musée d'Art Moderne - Paris
Le Musée National des Beaux-Arts - Alger
Les Musées Nationaux - La Havane

e.m.i. - tanger

RESERVE A LA REGIE DES TABACS

CIGARETTES
Soraya